Zeitschrift: Theologische Zeitschrift
Herausgeber: Theologische Fakultät der Universität Basel
Band: 58 (2002)
Heft: 3

Artikel: Oscar Cullmann, artisan de l'œcuménisme : quelques remarques sur sa réception dans le protestantisme français

Autor: Pérès, Jacques-Noël

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-877951

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Oscar Cullmann, artisan de l'œcuménisme

Quelques remarques sur sa réception dans le protestantisme français.

Il y a deux manières principales, de vérifier l'influence qu'Oscar Cullmann continue – éventuellement – d'exercer sur le protestantisme français dans les questions touchant à l'œcuménisme, sujet qui l'a passionné pendant près d'un demi-siècle, dont il a abondamment parlé et sur lequel il a non moins abondamment écrit. Je dis bien *continue d'exercer*. Je n'envisage pas ici, en effet, l'influence qu'il a naguère exercée. Pour se faire une idée de celle-ci, on peut par exemple relire les recensions rédigées après la publication de ses livres touchant à l'œcuménisme au sens large, depuis son *Saint Pierre* jusqu'à son traité sur la prière dans le Nouveau Testament, et voir alors la manière dont ils sont reçus ou conseillés et partant discutés. Je m'en tiendrai, dans les pages qui vont suivre, à la réception ces toutes dernières années et aujourd'hui encore, de la pensée d'O. Cullmann. Jean-Marc Prieur, professeur à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg, dans sa communication au colloque organisé au Liebfrauenberg en novembre 1999, consacré à «Oscar Cullmann artisan de l'œcuménisme, exégète et théologien», en a suivi l'itinéraire et exposé les idées-forces; je m'y réfère volontiers et j'y renvoie.[1]

La première des deux manières que j'ai en tête, consiste à se reporter, en les confrontant à ses propres écrits et aux avertissements ou exhortations qu'il y donne expressément, aux livres ou articles d'auteurs divers qui citent O. Cullmann, l'approuvent, discutent et critiquent ses opinions ou les reprennent, sachant qu'il a lui-même, dans *Les voies de l'unité chrétienne*, évalué les critiques qui lui ont été faites après la publication de *L'unité par la diversité*. La seconde consiste à interroger les membres de nos Églises, pasteurs et fidèles, afin d'essayer d'observer si dans la conception qu'ils se font de l'œcuménisme comme dans leurs propos, les idées d'O. Cullmann ont pu faire leur chemin et quelle place elles y tiennent dorénavant. Il conviendrait pour bien faire, dans l'un et l'autre cas, de tâcher d'élargir le sondage à des auteurs ou personnalités représentant autant que faire se peut les écoles et les nuances théologiques multiples du monde protestant français, auquel seul j'ai décidé de me tenir dans le présent exposé, mais il serait au demeurant utile, peut-être, de voir si les constatations que l'on fait alors se vérifient ailleurs.

Je me suis donc appliqué à suivre ces deux voies et je voudrais ici rendre compte de mon enquête. On sera peut-être surpris du petit nombre de per-

[1] Cf. J.-M. Prieur, Oscar Cullmann, théologien de l'unité de l'Église, Positions luthériennes 48/2 (2000) 111-121.

sonnes que je vais chemin faisant appeler à la barre. Je me défends d'avoir été négligent dans ma recherche des témoins. Il faut simplement et avec lucidité constater, qu'ils sont en effet peu nombreux; j'y reviendrai. J'ajoute que je ne manquerai pas de noter mes réflexions personnelles à leur écoute, c'est-à-dire comment il m'apparaît, à moi, qu'O. Cullmann a été entendu ou oublié.

Rénovation et mutation

La mort d'Oscar Cullmann a été suivie de la publication d'un certain nombre de chroniques *in memoriam* dans plusieurs revues. Toutes soulignent l'importance de la réflexion œcuménique dans l'œuvre, et je devrais même écrire dans la vie, d'O. Cullmann, et l'originalité souvent de ses vues à ce propos. Matthieu Arnold, dans *Positions luthériennes*,[2] conclut sa notice avec pertinence, en relevant combien O. Cullmann, reprenant l'invitation de l'apôtre Paul aux Éphésiens, toujours a voulu unir «amour et recherche de la vérité», ce qui revenait pour lui a d'une part s'en tenir avec fidélité au message biblique et d'autre part tenter de clarifier tous les malentendus sans blesser ses contradicteurs. Peut-être est-ce pour cela, et aussi parce bien sûr que dans l'histoire de la pensée œcuménique d'O. Cullmann ç'a été, chronologiquement parlant, l'étape première, que les rédacteurs de ces chroniques nécrologiques mentionnent son livre *Saint Pierre, disciple, apôtre et martyr*, paru en 1952, comme ce qui lui a «ouvert la porte des milieux romains», selon Marc Philonenko dans la *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*,[3] ou selon M. Arnold «les portes du Vatican»,[4] deux expressions certes cousines, qui toutefois dans leur nuance ne recouvrent pas exactement la même chose, les milieux romains étant plus larges que la curie pontificale, mais qui par leur solennité soulignent à la fois l'importance de l'événement et l'inattendu de ses répercussions pour les protestants qui, à l'époque, n'étaient assurément pas encore, malgré les efforts louables de quelques-uns uns de telle ou telle Église, protestante ou catholique, habitués à tant de considération de la part de Rome. L'un et l'autre d'ailleurs continuent en relevant que la conséquence en a été l'invitation d'O. Cullmann au concile de Vatican II, en tant qu'observateur, «hôte» écrit J.-M. Prieur.

Or, il ne fait nul doute que cette expérience conciliaire et romaine a beaucoup marqué O. Cullmann, qui en parlait volontiers et je me souviens, pour moi, de longues conversations avec lui sur cette expérience dans un petit re-

[2] Cf. M. Arnold, In memorian Oscar Cullmann (25 février 1902-16 janvier 1999). L'exégèse du Nouveau Testament au service de la théologie, Positions luthériennes 47/1 (1999) 1-6.

[3] M. Philonenko, In memoriam Oscar Cullmann, Revue d'histoire et de philosophie religieuses 79/2 (1999) 147.

[4] M. Arnold, op.cit., 5.

staurant de la place du Tertre, dont il aimait bien la table! Elle lui a permis certainement de mieux approcher la réalité catholique romaine, que non seulement il a ensuite lui-même mieux évaluée, mais encore sur laquelle il a attiré l'attention des protestants, afin de les conduire à abandonner certains préjugés tenaces pour les engager, comme il s'engageait alors, dans un dialogue constructif et néanmoins exigeant. Les pages qu'il a publiées dans le volume collectif *Rome nous interpelle*, rédigés par les observateurs luthériens au concile tout de suite après la clôture de celui-ci, me paraissent très significatives à cet égard.[5] Il y montre combien il serait faux d'imaginer qu'après Vatican II le catholicisme n'aurait pas changé, aussi faux d'ailleurs que d'imaginer qu'il se serait radicalement transformé. O. Cullmann avertit les protestants, que le catholicisme plutôt est parvenu à se rénover, comme jamais cela ne s'était auparavant produit dans son histoire. Surtout il les prévient de ce qu'ils n'ont pas a regretter qu'à la tendance progressiste que l'on a vue à l'œuvre dans le concile et qui pouvait leur être sympathique, se soit opposée une tendance conservatrice, car ils n'ont pas à attendre de cette rénovation, qu'elle soit «la même chose que la Réforme protestante». Cette rénovation, comme il en a été pour nous au XVIe siècle et comme il en va pour tout mouvement de réforme, a induit ces effets secondaires que sont un extrémisme – obtus – et une exaltation – agitée. Or, O. Cullmann a eu cette intuition, de nous demander, à nous autres protestants, nécessairement amis de la réforme, de réagir face à de tels mouvements qu'il appelle rétrogrades et adversaires d'un véritable renouveau, et de ne pas laisser là le terrain libre aux forces conservatrices, inévitablement hostiles à la réforme. Je ne suis pas très sûr que nous l'ayons tous ni toujours écouté sur ce point et que par pusillanimité et modestie, ou par manque de compassion et par désintérêt, souvent nous avons laissé les catholiques se débrouiller seuls, alors que nous aurions pu agir, moins à vrai dire sur eux, qu'avec eux. En d'autres termes, O. Cullmann revenant du concile et en en ayant observé avec discernements les aléas, a mis en garde les protestants, et je pense qu'ils l'ont entendu, mais pas forcément avec toute l'attention requise, contre le double danger pour eux, de croire que rien ne s'était passé ou que tout était possible. Ce faisant, il nous a davantage aidés à comprendre la mutation du catholicisme et son évolution avec les promesses qui y sont contenues, mais des promesses qui restent des promesses, c'est-à-dire non déjà des réalités.

L'une de ces promesses, à laquelle le théologien du Nouveau Testament qu'était O. Cullmann ne pouvait rester insensible, se trouvait dans la volonté affichée du catholicisme conciliaire, de retrouver le contact perdu avec la pensée biblique. Quoiqu'il ait tenu à signaler que le renouveau par le concile n'est pas le renouveau par la Bible,[6] O. Cullmann a vu cette volonté, dans le rejet

[5] Cf. O. Cullmann, Éléments permanents et changeants du message chrétien d'après le concile, dans: J. Aagaard et alii, Rome nous interpelle, Neuchâtel et Paris 1967, 153-157.

par l'Église catholique d'une trop grande conformité au monde, qui faisait d'elle une Église «mondanisée», comme il l'a vue dans sa démarche pour entrer dans une perspective d'économie du salut. C'était là, selon lui, opérer un changement d'orientation en partant du principe biblique du renouveau. Un principe assurément valide pour l'Église catholique romaine, mais, O. Cullmann nous le dit, essentiel pour nous aussi protestants, ou mieux dit: pour nous, catholiques et protestants, puisque, il l'affirme, «le problème œcuménique et le problème biblique se conditionnent réciproquement».[7] C'est ce qui le conduit à nous adjurer non sans une dynamique vigueur: «Nous devons – écrit-il – être prêts, un jour, à nous renouveler nous aussi. Il ne suffit pas de dire avec un sentiment pharisaïque de supériorité: Dieu merci! Il y a enfin une petite amélioration chez les catholiques! Comme si chez nous tout était pour le mieux; comme si, sous prétexte que nous avons déjà eu notre Réforme au XVIe siècle, nous pouvions dire que nous nous sommes réformés une fois pour toutes.»[8] Et O. Cullmann, qui regrettait que les Pères de Vatican II aient eu tendance à utiliser la Bible pour justifier *a posteriori* des affirmations dogmatiques sans réel respect du texte, de nous encourager alors à toujours mieux connaître et comprendre ce qui est notre fondement, la Bible précisément. Est-ce à lui que nous devons le regain d'intérêt pour une bonne intelligence du texte biblique, tel qu'on l'a vu dans nos Églises avec les groupes de recherches bibliques et jusque dans nos paroisses, à partir de la fin des années 60 du siècle dernier, dont je me demande parfois, hélas, s'il perdure encore? Je ne le sais. Mais ce que je sais, c'est que, comme O. Cullmann nous y invitait, dans cette étude de la Bible nos Églises ont puisé de quoi soutenir leur propre effort de renouveau.

L'unité, entre déjà et pas encore

Sont-elles allées, nos Églises, jusqu'à accomplir le vœu d'O. Cullmann, lorsqu'il suggérait que, je le cite, «chez nous aussi, l'œcuménisme devrait être une émanation du renouvellement des Églises»?[9] Pour sûr, ce serait là rendre cet évangile que nous avons reçu, accessible à tous, à nous et au monde, au monde moderne. À condition toutefois, que parlant de la Bible, nous sachions rester clairs et cohérents. Alain-Georges Martin, naguère professeur à la Faculté de théologie réformée d'Aix-en-Provence, dans une recension du livre d'O. Cullmann sur *La prière dans le Nouveau Testament* (1995), regrettait la trop grande technicité des ouvrages touchant à la Bible, non que ce soit un

[6] Cf. O. Cullmann, Bible et Second Concile du Vatican, dans: Le Dialogue est ouvert, Neuchâtel et Paris 1965, 133-146.

[7] Ibid. 146.

[8] O. Cullmann, Éléments permanents, 156.

[9] Ibid.

mal en soi, mais parce que le chercheur donne ainsi l'impression de ne pas s'impliquer dans ce qu'il écrit et de rester à perpétuelle distance de sa recherche, ou si l'on préfère parce qu'il semblerait alors que la vie spirituelle et la foi dussent surtout n'avoir nulle relation avec la recherche scientifique. Or, soulignait-il, «O. Cullmann est un théologien, et tout vrai théologien sait que faire de la théologie est une forme de prière».[10] Ce qui revient à affirmer que la prière, pour O. Cullmann dépassait l'ordre du privé, pour soutenir tant sa recherche que son enseignement. Mais s'il est vrai, d'une part, que prier implique de se soumettre à la volonté de Dieu, qui exauce comme il l'entend et qui, dans cette plausibilité de l'exaucement ou non, nous insère pleinement dans la période du *déjà et du pas encore*, quand déjà nous avons demandé, déjà nous attendons, mais pas encore Dieu ne nous a répondu, nous associant plutôt à son combat contre le mal, tout obstacle qu'il nous faut surmonter, et s'il est vrai, d'autre part, que prier réclame de nous persévérance et s'il est vrai, enfin, que l'œcuménisme a été pour O. Cullmann, comme il doit l'être aussi pour nous, une indispensable tâche de recherche et d'enseignement, alors c'est dans la prière également qu'il convient pour nous de l'entreprendre, voire de la mener patiemment à bien. Trop souvent peut-être, nous n'envisageons le labeur œcuménique que comme la production de textes ou comme la signature de déclarations seraient-elles communes, au risque d'évacuer toute dimension réellement spirituelle, où la piété, au meilleur sens du terme, tiendrait sa place. Mon collègue Laurent Gagnebin, professeur de théologie pratique à la Faculté de théologie protestante de Paris, un réformé libéral, m'a fréquemment dit combien il a été touché par le livre d'O. Cullmann sur *La Nativité et l'arbre de Noël* (1993), en particulier par l'ardeur qu'il a mise à défendre le caractère authentiquement chrétien, christocentrique et même crucicentrique du sapin de Noël, qui rapproche l'arbre de la vie de la Genèse et l'arbre de la croix,[11] ce en raison de quoi, me rappelle L. Gagnebin, si j'interprète ce qu'il me dit, tous les chrétiens, quelles que soient leurs dénominations particulières, dans la foi et la prière, peuvent se retrouver dans une commune louange adressée à Jésus de Bethléem qui est le Christ de Golgotha. Certainement devrions-nous, en cela encore, davantage nous mettre à l'école d'O. Cullmann.

Cette persévérance et cette patience indissociables de la prière, singulièrement dans le travail œcuménique, conduisent à une perpétuelle attente, c'est-à-dire à une constante remise en cause de nos certitudes, ou au moins à un réexamen de celles-ci. Nos affirmations demandent à être toujours réévaluées, y compris nos affirmations dogmatiques. O. Cullmann a quelques belles

[10] A.-G. Martin, dans la recension de O. Cullmann, La prière dans le Nouveau Testament, Paris 1995, dans: La Revue réformée n° 198, tome XLIX, 1998/2, 56.

[11] Cf. O. Cullmann, La Nativité et l'arbre de Noël, Paris 1993 et L. Gagnebin, Pour un christianisme en fête, Paris 1996, en particulier 57.

pages sur la question de la *hiérarchie des vérités* dans son livre *L'Unité par la diversité* (1986).[12] Cette idée n'est pas nouvelle, mais en en expliquant toute la portée, O. Cullmann souligne qu'elle ne condamne pas nos affirmations dogmatiques à la caducité et qu'elle les maintient plutôt dans leur totalité en tant que des vérités faisant foi. Cependant, elles ne sont plus regardées toutes comme de valeur égale, simplement juxtaposées, mais elles sont échelonnées, organisées différemment selon les Églises et cette différence est une richesse, avec toutefois un sommet commun qu'O. Cullmann reconnaît dans les confessions de foi du Nouveau Testament. Il y a ainsi les dogmes fondamentaux et ceux, dérivés, qui les explicitent, les précisent ou les interprètent. Une telle échelle de valeurs contribue à atténuer la violence de controverses qui ne portent pas sur les dogmes fondamentaux. Michel Leplay, pasteur de l'Église réformée de France (et membre du Groupe des Dombes, qui précisément a appliqué ce principe de la hiérarchie des vérités dans sa réflexion sur la place de *Marie dans le dessein de Dieu et la communion des saints*[13]), en se référant à O. Cullmann, le développe dans une dimension ecclésiologique, demandant que malgré nos divisions, en tant que chrétiens tous pourtant, séparés dans nos institutions, nous prenions la peine de vérifier si nos différences sur ce plan, celui de l'Église, sont fondamentales ou non.[14] Il vise en cela catholiques et protestants ensemble, mais je pense que les protestants entre eux doivent prendre la même peine.

Il ne me semble pas indifférent, que ce soit dans le livre où il souligne quels sont les charismes de chacune des confessions chrétiennes, qu'O. Cullmann ait rouvert le débat sur la question de la hiérarchie des vérités,[15] car il nous conduit ainsi – en une démarche toute irénéenne, quand la différence des pratiques n'empêche pas l'unité de la foi – à évaluer les possibilités diverses qui sont celles de nos différentes Églises, afin que nous apprenions à les toujours mieux mettre en œuvre en vue de l'unité recherchée en faisant sonner nos nuances dans l'harmonie. Le théologien réformé libéral André Gounelle, professeur émérite à la Faculté de théologie protestante de Montpellier, dans une conférence qu'il a intitulée «Catholiques et protestants: du bon usage de la différence»,[16] explique qu'il envisage moins les divergences entre ceux-ci en termes de doctrines, de points précis de doctrine qu'il suffirait de résoudre un à un, miette après miette, pour parvenir à l'unité, que par les manières dif-

[12] Cf. O. Cullmann, L'Unité par la diversité, Paris 1986, en particulier 30-40.

[13] Cf. Groupe des Dombes, Marie dans le dessein de Dieu et la communion des saints, Paris 1999.

[14] Cf. M. Leplay, dans: Le ralliement protestant 1998.....

[15] Il l'aborde déjà par exemple dans «Éléments permanents et changeants du message chrétien d'après le concile» (cf. supra n. 5), 155-156.

[16] Cf. A. Gounelle, Catholiques et protestants: du bon usage de la différence, conférence dont le texte se trouve sur l'Internet, www.eglise-reformee-mulhouse.org/conf-goun.htm.

férentes qu'ils ont de structurer la foi et la vie chrétienne. A. Gounelle fait porter c'est-à-dire son attention sur la façon dont les doctrines précises, singulières, sont reliées entre elles et leur rôle, qui pour lui a davantage d'importance que leur contenu. Pour cela, il se réfère explicitement à O. Cullmann – et, pour être exact, à Yves Congar aussi – et à sa réflexion sur la hiérarchie des vérités, notant que catholiques et protestants classent différemment les vérités de la foi. Il me paraît acquiescer là à la définition du vrai œcuménisme, tel que l'a voulu O. Cullmann et que l'a résumée J.-M. Prieur: «un œcuménisme – écrit-il – qui n'ignore pas les questions théologiques ni les différences, mais au contraire les intègre entièrement et les valorise.»[17]

De l'oubli à une nouvelle écoute?

Si je laisse là les auteurs et en viens aux personnes que j'ai interrogées, comme je l'indiquais en commençant, je risque d'en décevoir plus d'un et de rester succinct, quasi muet. Avec consternation en effet, j'ai bien dû me rendre compte, que pour beaucoup de protestants français aujourd'hui, réformés et luthériens, mais aussi baptistes, en notant toutefois que les milieux évangéliques sont souvent moins disposés à l'œcuménisme, O. Cullmann au mieux reste un nom, mais un nom que beaucoup seraient très en peine de préciser. Les pasteurs de ma génération l'ont eu encore comme professeur et l'ont écouté, et j'espère qu'il leur en reste quelque chose. Les plus jeunes, quant à eux, ne peuvent nommer qu'un ou deux titres de ces ouvrages et encore je ne suis pas sûr qu'ils les ont lus. J'ai eu la surprise néanmoins d'entendre plusieurs fois citer petit opuscule *Immortalité de l'âme ou résurrection des morts?*, tant par des protestants qui y voient une opposition radicale aux enseignements de la théologie catholique sur l'au-delà, que par d'autres qui contestent ce petit ouvrage avec non moins de véhémence, comme étant un antidote à la volonté de vivre des hommes de notre temps! Pour être honnête, je dois cependant reconnaître que son livre *L'unité par la diversité* semble avoir connu un succès honorable, et que certains, je pense par exemple au pasteur Alain Joly, directeur du Centre culturel luthérien de Paris, sont d'ardents défenseurs du modèle d'unité qu'il promeut, mais encore ça reste relatif, car je n'ai guère observé de concrètes prises en compte des ouvertures qu'y propose O. Cullmann, lesquelles apparaissent plutôt comme des cas d'école.

Qu'il me soit permis de rapporter, avec son autorisation, la teneur d'un entretient que j'ai eu récemment avec Jean-Daniel Dubois, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, à Paris. Alors que je le questionnais, comme je le faisais avec mes autres interlocuteurs, sur la manière dont il envisage l'héritage cullmannien en matière d'œcuménisme, il me répondit avoir

[17] J.-M. Prieur, op. cit., 117.

une certaine rancœur à son égard. Pourquoi? Parce que l'opposition, m'expliqua-t-il, et même la position très fermée d'O. Cullmann envers Rudolf Bultmann, l'a conduit à oblitérer complètement les recherches exégétiques de ce dernier. En conséquence, tous ceux qui ont été les élèves d'O. Cullmann n'ont rien su des travaux de Bultmann et l'exégèse protestante en France a subi un retard d'une quarantaine d'années. Assez intéressamment, me dit J.-D. Dubois, c'est par le biais de l'œcuménisme et des recherches ou études bibliques interconfessionnelles, c'est-à-dire grâce aux catholiques qui, eux, le lisaient, que les protestants français ont enfin connu R. Bultmann. Je vous livre cette opinion, telle que je l'ai reçue.

Il reste que certainement les enseignants de nos facultés de théologie ne se réfèrent eux-mêmes guère plus, ou en tout cas insuffisamment, à O. Cullmann. Nous ne sommes que quelques-uns uns, je dis cela en espérant me tromper mais sans me faire trop d'illusions, à le nommer dans nos cours, à rappeler le contenu de ses livres, à présenter ses idées, à commenter ses thèses. Certainement la science a-t-elle continué de tracer son sillon depuis son *Saint Pierre* et il n'est pas toujours bon de regarder vers l'arrière. Mais précisément, comme aime à le rappeler L. Gagnebin et comme il le note d'ailleurs en d'autres termes à la fin de son livre sur le culte[18], la Tradition sait être ouverture et même doit l'être. Or, une telle affirmation s'accorde avec la pensée d'O. Cullmann, car il nous a appris et continue de nous apprendre, dans son souci d'une toujours meilleure compréhension du texte biblique qui n'évacue pas une respectueuse approche de la Tradition, à ne nous laisser aller ni à une sclérose pétrifiante, ni à une improvisation déroutante. Cela en toutes choses, oui, y compris dans la manière dont chacun de nous appréhendera très concrètement la question œcuménique, car, ainsi que l'écrit J.-M. Prieur, O. Cullmann «n'était pas un homme de la simple théorie».[19] Il fut aussi, en effet, un homme de pratique, ayant un sens aigu de la réalité. Si la théorie certes vieillit, être pratique toutefois est toujours d'actualité, non? Oui!

Jacques-Noël Pérès, Paris

[18] Cf. L. Gagnebin, Le culte à chœur ouvert, Paris et Genève, Les bergers et les mages/ Labor et fides, 1992, chapitre X «De la Tradition», 111-121.

[19] J.-M. Prieur, op. cit., 121.